

Muriel Mosconi

Désir féminin et pousse-à-la-femme

Louise Grappe et Paul Grappe, déserteur travesti, dans le Paris des années folles

En 2011, paraît le livre de Fabrice Virgili et Danièle Voldman *La Garçonne et l'Assassin* ¹, qui retrace, en s'appuyant sur de nombreuses archives, l'histoire – l'*hystoire* relue à l'aune de la théorie du genre – de Paul Grappe, la garçonne, et de son épouse Louise, l'assassin de Paul.

Puis deux fictions s'inspirent de ce livre, en 2013, une bande dessinée de Chloé Cruchaudet, *Mauvais genre* ², primée à Angoulême, et, en 2017, le film d'André Téchiné, *Nos années folles* ³, présenté en avant-première du Festival de Cannes.

Histoire/hystoire

À lire les éléments historiques, tout indique la structure paranoïaque de Paul, à commencer par son caractère ombrageux dès la petite enfance et le parcours erratique de sa jeunesse.

Louise et Paul se marient en 1911. En 1913, alors que de simple soldat il vient d'être promu caporal et que Louise a découvert sa liaison avec une autre femme, il menace pour la première fois Louise de mort. En 1915, il déserte après l'avoir annoncé au capitaine qui veut le renvoyer au front, alors qu'il est soigné depuis neuf mois et demi pour une blessure qu'on le soupçonne d'avoir provoquée et d'entretenir, capitaine qui le menace de l'abattre au « premier signe de couardise ». Il lui répond : « Non mon capitaine, car dans quarante-huit heures je serai déserteur. » Et quelques jours plus tard, ce capitaine reçoit par la poste les effets militaires de Paul qui a rejoint Louise à Paris. Paul est condamné par contumace pour désertion, sans que l'on sache la peine prononcée.

À son procès, le 19 janvier 1929, Louise parle de la décision d'habiller Paul en femme : « Nous avons décidé d'un commun accord après que Grappe

fut resté caché pendant trois semaines. Il avait les traits et l'allure très féminins ⁴. »

Paul alors prend le nom de Suzanne Landgard, que Jean Astruc ⁵ a proposé de décomposer en Land, début de Landy, nom de naissance de Louise, et Gard, soit le gars ou le garde de Louise. Voire, dirions-nous, Louise en gars. Par le choix de ce nom, leur mariage s'affiche au nom de Louise, et Paul demeure l'homme de Louise.

Paul se met à fréquenter le Bois de Boulogne, où son allure plaît autant aux femmes qu'aux hommes.

Au sortir de la guerre, Paul n'est pas amnistié et, après un séjour en Espagne où il reprend son identité, Paul et Louise s'affichent à Paris comme un couple de garçons. Au Bois de Boulogne, Paul devient « la reine des garçons » et il entraîne Louise dans ses aventures sexuelles multiples à la lisière de la prostitution.

En 1925, une amnistie générale est votée, Paul en profite pour reprendre son identité d'origine. Et les journalistes interpellent ce nouveau Tirésias : « Vous qui avez été une femme, dites-nous ce que c'est ⁶ ! »

Louise se retrouve enceinte et Paul se remet alors à porter des vêtements féminins. Attablé à la terrasse d'un café, Paul, qui porte une chemise de femme, entreprend sa voisine, dont le compagnon outragé met en doute sa virilité. Paul alors s'exhibe ⁷.

Louise décrit la période catastrophique de sa grossesse : « Mon mari boit de plus en plus, il ne ressemble plus à un homme normal ; il tremble au point qu'il ne peut plus porter à sa bouche son bol de café, il devient méchant. Habillé en femme, son banjo sous le bras, il va sur les bords de la Marne jouer de la musique, raconter sa vie de femme, exhiber son maudit album [photographies de « Suzanne » « dans vingt costumes et cent poses différentes »]. Il prend des allures de fou et tente de me tuer. C'est la menace du rasoir : Je vais te sortir ton salé que tu as dans le ventre ⁸ ! »

Louise fuit Paul, qui sombre dans un état suicidaire, puis revient. À la naissance de leur fils, Paul le nomme Paul... Puis Paul développe plusieurs épisodes persécutoires et devient de plus en plus violent, dans un délire de jalousie, envers son épouse et son fils, qui, dès qu'il parle, répète : « Moi la peur. »

Le 21 juillet 1928, dans la soirée, Louise tire sur son mari plusieurs coups de feu. Au commissariat où elle se rend, elle déclare l'avoir fait car il la menaçait ainsi que leur fils. Paul meurt lors de son transport à l'hôpital

et le petit Paul, extrêmement fiévreux, est hospitalisé à Trouseau où il décédera d'une méningite tuberculeuse durant l'incarcération de sa mère.

À l'issue de son procès, où elle est défendue par maître Garçon, Louise est acquittée, bien que demeure la possibilité qu'elle ait tué Paul dans son sommeil et non lors d'une crise violente.

Six mois après, elle se marie avec un monsieur Machin, dont elle n'aura pas d'enfant. On ne sait rien de sa vie ultérieure, si ce n'est qu'en 1978, à quatre-vingt-six ans, elle est mise sous tutelle et qu'elle s'éteint à quatre-vingt-neuf ans à l'hôpital Sainte-Anne (psychose à déclenchement tardif ? détérioration intellectuelle de la sénescence ?).

Nos années folles

André Téchiné et son coscénariste Cédric Anger ont pris pour fil rouge le désir de Louise (Céline Sallette) tendu entre les deux génériques de début et de fin, *Auprès de ma blonde* chanté à capella. « Que donneriez-vous belle pour avoir votre ami [qui est à la guerre] ? » introduit le film.

La jouissance de Louise explose, elle, dans une chanson paillardise féminine – « Il souleva ma jupe un beau dimanche... » –, paillardise qui contraste avec la retenue de Céline Sallette alors que Paul (Pierre Deladonchamps) l'invite à chanter devant sa chambrée à l'hôpital militaire.

L'idée du travestissement de Paul vient à Louise dans l'atelier de couture où elle travaille alors que les cousettes s'amuse d'un soldat en caraco féminin pendant que l'on repasse son uniforme.

Adoration de l'amant châtré sous le voile, adoration de l'Éros châtré derrière le bouquet de fleurs de Zucchi, propre au fantasme hystérique centré par la castration de l'Autre ? Lien à la mère fondamental qui contamine la figure de l'amant ? Prescience du pousse-à-la-femme qui anime déjà Paul, à l'instar, sur le plan névrotique, du rêve interprétatif de la maîtresse de l'obsessionnel dans « La direction de la cure⁹ » – et Suzanne va à Paul comme un gant – ? Conjonction de tout cela plutôt.

Plus tard, lorsque le « couple de garçons » aura atteint sa vitesse de croisière, c'est le trait de perversion de la jeune homosexuelle qui s'évoque, avec son fantasme de sauvetage de la dame à la réputation salie et où il s'agit de lui donner ce qu'on n'a pas, ici le phallus féminin.

La fonction du double imaginaire joue aussi son rôle. La ressemblance des deux acteurs principaux est mise en valeur par les deux affiches, l'une où leurs deux corps nus s'enlacent, l'autre où ils sont assis de face à la campagne dans une composition à l'ombrelle qui évoque *El Quitasol* de Goya.

L'amour de Louise pour Paul soutient toute l'aventure – « J'ai aimé, adoré cet homme », écrit la « vraie » Louise Landy – un amour-passion avec sa part réelle de masochisme. Lorsque son amant Charles de Lauzin (Grégoire Leprince-Ringuet) l'invite à rester chez lui à l'abri de la violence de Paul, et bien qu'enceinte, elle choisit de retourner avec Paul au nom de son amour. Cependant, c'est au nom de l'amour de son enfant à naître qu'elle choisit de tuer Paul. Et le film se conclut sur Louise qui, au sortir de prison, va présenter son nouveau-né à ses amies de l'atelier de couture. Elle a choisi de l'appeler Paul « comme son père », dit-elle ¹⁰.

D'ailleurs, c'est à partir de la grossesse de Louise, moment fécond de la psychose de Paul et point d'inflexion de cette histoire, que le film, construit par flash-backs scandés par des fondus au noir pour en accentuer l'aspect théâtral *hystorique*, débute.

Du côté de Paul, l'amour exclusif pour Louise est d'emblée donné. « C'est toi que j'aime et toi seule », dit-il. C'est conforme au schéma I, où l'amour de Schreber pour sa femme en *a'*, double imaginaire, se corrèle au I de l'idéal du moi « où se maintient le créé », c'est-à-dire Schreber en tant qu'homme viril. Ce n'est pas sans évoquer les nombreux transsexuels qui se disent « lesbiens », c'est-à-dire qu'ils aiment les femmes. Paul demeure le gars de Landy comme l'indique le nom de Suzanne, Landgard. Nora Joyce, elle, participe à la suppléance de James Joyce ¹¹. Si Louise participe de la stabilisation de la psychose de Paul, avant le moment fécond de sa grossesse, participe-t-elle, au début, d'une certaine suppléance qui limiterait le délire ?

Pendant, le double persécuteur ressurgit dans le réel sous les traits de Suzanne dont l'hallucination tourmente Paul.

Pour traiter du délire et du sans limite de Paul, André Téchiné et Cédric Anger ont choisi « la scène sur la scène ». Il s'agit, sur le modèle de la fin du *Lola Montès* (1955) de Max Ophüls où un monsieur Loyal (Peter Ustinov) exhibe la vie d'une courtisane dans l'arène d'un cirque, qu'un metteur en scène de cabaret inspiré de Félix Mayol (Michel Fau) donne à voir des saynètes féériques tirées de la vie romancée de Paul. Le spectacle se termine, comme dans *Lola Montès*, sur Paul mutique face aux questions des spectateurs. Le « vrai » Paul avait d'ailleurs engagé un impresario pour gérer la carrière artistique qu'il n'a jamais eue. On voit donc Suzanne, La femme, dieu et déesse de la nuit, dans le paradis du Bois de Boulogne, révérée par les hommes et par les femmes, Suzanne parachutiste, Suzanne exploratrice du sans limite, à travers la fenêtre fantasmatique (névrotique) de la scène sur la scène.

Ainsi, *Nos années folles* nous permettent de nous interroger sur un point clinique peu abordé : la part du désir d'une femme dans le pousse-à-la-femme de son compagnon.

-
1. [↑](#) F. Virgili et D. Voldman, *La Garçonne et l'Assassin, Histoire de Louise et de Paul, déserteur travesti, dans le Paris des années folles*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2017.
 2. [↑](#) C. Cruchaudet, *Mauvais genre*, nouvelle édition augmentée, Paris, Delcourt/Mirage, 2018.
 3. [↑](#) *Nos années folles*, réalisateur : André Téchiné, France, ARP Sélection, 2017.
 4. [↑](#) Geo London, « Le ménage de "Madame Suzanne" », dans *Les Grands Procès de l'année*, Paris, Les éditions de France, 1929, cité dans *Mauvais genre*, *op. cit.*
 5. [↑](#) F. Virgili et D. Voldman, *La Garçonne et l'Assassin*, *op. cit.*, p. 49.
 6. [↑](#) *Ibid.*, p. 75.
 7. [↑](#) *Ibid.*, p. 82.
 8. [↑](#) *Ibid.*, p. 84-85.
 9. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 585-645, p. 630-633.
 10. [↑](#) En effet, contrairement aux éléments historiques, dans le film, et dans la bande dessinée, c'est enceinte que Louise perpète son assassinat et la mort de l'enfant n'apparaît pas.
 11. [↑](#) Cf. F. Gorog, « Joyce le prudent », *La Cause freudienne*, n° 23, 1993, p. 65-74.